

Le gai savoir du rescapé

Luis Carlos Fernandez

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fernandez, L. C. (1999). Le gai savoir du rescapé. *Liberté*, 41(4), 173–179.

Essai

LUIS CARLOS FERNANDEZ¹

LE GAI SAVOIR DU RESCAPÉ

Boris Cyrulnik, Un merveilleux malheur, Paris, Odile Jacob, 1999, 239 pages.

Titre provocateur — dira-t-on à propos du dernier ouvrage de Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, éthologue et psychanalyste², auteur de travaux marquants en psychologie du développement; lequel admettra volontiers qu'étonner, bousculer, déstabiliser — surtout le lecteur averti, ou qui se croit tel — est bel et bien son but. Le dessein n'est pas nouveau, il caractérise depuis toujours³ le style de ce chercheur hors du commun. Oui,

1. Luis Carlos Fernandez est diplômé en psychologie clinique, discipline qu'il a enseignée à l'Université du Québec à Montréal et longuement pratiquée, aussi bien au secteur public qu'en cabinet. Lecteur assidu de travaux d'épistémologie et d'histoire des sciences (domaine où il a complété une scolarité de doctorat), il s'intéresse spécialement au statut et à l'évolution de ces savoirs largement conjecturaux que sont les « sciences » humaines.

2. Quoique d'un genre assez particulier, car ses écrits ne cessent de pourfendre l'obscurantisme impénitent du « discours » psychanalytique, sa démarche le plaçant aux antipodes du métapsychologue de cabinet. Qu'il se présente néanmoins sous l'identité socioprofessionnelle de ce dernier n'est peut-être pas aussi paradoxal que ça en a l'air — ni tout à fait sans rapport avec cet art de la provocation dont il use à si bon escient. Mais le montrer m'entraînerait beaucoup trop au-delà des limites de cette brève recension.

3. Je songe entre autres à ses remarques sur les « incestes réussis » (*La Naissance du sens*, Paris, Hachette, 1991).

Boris Cyrulnik provoque à *penser*. Fort heureusement, car, comme le regretté Castoriadis⁴ prenait soin de le rappeler, nous sommes, quoi qu'on dise, des animaux paresseux, friands de croyance et nullement désireux de savoir.

Notre savant est toutefois un boxeur charitable qui, certes, vous balance tout d'abord son titre dans les gencives, mais vous passe aussitôt le flacon de sels sous le nez :

Il ne s'agit pas du tout de ce que vous croyez. Aucun malheur n'est merveilleux.

Ouf ! On s'en doutait quand même un peu, mais ça fait un bien fou de se l'entendre promptement confirmer — surtout à l'heure où, devenue « industrie culturelle », l'édition, tous secteurs confondus, est gangrenée par la recherche débiliteuse de l'impact publicitaire, au prix de tous les contresens.

De quoi s'agit-il alors, sous ce qui est donc loin d'être un simple intitulé accrocheur ? De la présentation, la plus finement didactique qui soit, du concept de *résilience*. Importé de la physique des matériaux, le terme désigne en sciences humaines la capacité de l'individu à absorber le choc d'événements graves (guerres, catastrophes naturelles, agressions ou défections de l'entourage) et à en surmonter les effets, qui, surtout dans le cas de traumatismes précoces, sont assez souvent générateurs de lourds et inaltérables handicaps. Assez souvent, mais *pas à tout coup*, comme on a tendance à le croire. Or cette tendance, assez générale, résulte de ce que Cyrulnik appelle « le biais du professionnalisme⁵ » : n'ayant affaire, par définition, qu'aux grands traumatisés qui n'ont pu

4. *Post-scriptum sur l'insignifiance. Entretiens avec Daniel Mermet*, Éditions de l'Aube, 1998.

5. On appelait jadis « déformation professionnelle » cet effet de formation.

s'en sortir, les professionnels de la relation d'aide en déduisent que presque aucun d'entre eux ne le peut. D'où le sombre postulat : « à trois ans tout est joué, à six ans tout est foutu », que des études empiriques font heureusement mentir.

Les cas de résilience attestent en effet que « notre histoire n'est pas un destin ». Quoique leur étude ait débuté il y a environ deux décennies et se soit considérablement intensifiée depuis, ils n'en demeurent pas moins encore largement inconnus. Ce livre y introduit remarquablement par un survol des principales recherches qui en font état, assorti de commentaires, précisions, nuances et mises en garde qui font saisir la redoutable complexité du phénomène. Nulle place ici pour le réductionnisme et le déterminisme sommaire qui tuent dans l'œuf la réflexion.

Qu'est-ce qu'un individu résilient ? Un rescapé du malheur absolu qui s'émerveille d'en avoir triomphé. Un vainqueur donc, et non un simple évadé. Mais un vainqueur lucide, qui sait que le dragon de jadis peut toujours rebondir et avoir le dernier mot⁶. Un Saint-Georges mélancolique, en somme. Pour en décrire au mieux le psychisme *clivé* (en un soi meurtri, secrètement porteur des stigmates du traumatisme, et un soi vivant, dynamique, en prise avec le réel), l'auteur invoque l'oxymoron, figure de rhétorique consistant, comme on sait, à réunir deux idées antithétiques (merveille et malheur, par exemple) dans une même expression. Suggérer que la personnalité résiliente est structurée comme un oxymoron c'est donc dire que ses deux parties coexistent sans s'opposer, que les traces de la terreur subie autrefois ne sont ni dissociées ni refoulées⁷, mais simplement

6. Que l'on pense à Primo Levi, Jean Améry et bien d'autres dont le suicide, trente ou quarante ans après leur sortie des camps de la mort, en aura peut-être été l'ultime agression.

7. Signalons en passant que les critiques dont la notion de refoulement a fait l'objet, déjà fort sérieuses lorsqu'elle fut mise en circulation, sont devenues tout à fait dévastatrices au fil du temps.

déposées dans une « crypte », le sujet ne s'en ouvrant que s'il croit que son récit peut être accueilli, ou s'il se sent assez fort pour assumer le risque qu'il ne le soit pas. Ce qui peut prendre beaucoup de temps — « trente à cinquante ans de musculation du moi », assure ce Schwarzenegger superbement cervelé, qui sait vraiment de quoi il parle, puisque l'histoire du petit Bernard — arrêté à l'âge de six ans sous l'Occupation, condamné à mort, déporté comme ses parents et réussissant à s'enfuir pendant son transfert au camp de Drancy — est la sienne ; histoire livrée sous un nom d'emprunt, avec toute la sobriété et la pudeur qu'il faut à qui veut rendre audible son cauchemar.

Comment devient-on résilient, puisque nul ne vient au monde déjà apte à encaisser les coups du sort ? Sous la contrainte de deux questions : « pourquoi dois-je tant souffrir ? » et « comment vais-je faire pour être heureux quand même ? », qui sont si souvent à l'origine d'une intense activité intellectuelle et d'une puissante imagination. Pour autant, bien sûr, que l'entourage et le milieu socioculturel fournissent des « tuteurs de développement » adéquats (lorsque le traumatisme survient avant le stade de la parole) et le type de soutien requis. L'aide qui permet de supporter les pires blessures et de poursuivre le « tricot » de sa psyché dans des échanges fondamentalement sains avec le milieu, ne commande pas nécessairement de grands moyens ; elle peut même être fort discrète et néanmoins efficace, à condition qu'elle soit offerte *au bon moment*. Il n'est pas rare en effet qu'un brin d'authentique accueil redonne espoir, que l'étincelle d'une rencontre rallume la vie que l'on croyait éteinte, quand cela arrive à point nommé. (Affaire de *chance*, donc. Le déterminisme outrancier de nos théories du développement aurait-il pour fonction de nier le rôle effroyablement décisif du hasard dans la réalité de nos trajectoires existentielles ?) L'épreuve, si terrible soit-elle,

n'est pas seule à décider de l'issue; l'empathie de l'entourage peut sauver la mise au sujet, tout comme l'indifférence, l'hostilité ou, plus encore, l'effet oraculaire du discours social peuvent l'enfoncer dans son drame pour de bon, transformant ainsi son histoire d'éprouvé en destin de réprouvé — comme ce fut le cas de ces survivants de l'Holocauste odieusement soupçonnés pendant longtemps d'avoir collaboré avec leurs bourreaux.

De la naissance à la mort, nous sommes, pourrait-on dire, en perpétuelle fabrication. Image, estime de soi, sentiment d'identité sont à chaque instant tributaires de nos transactions avec les autres, l'autonomie psychique n'étant en aucun cas synonyme d'autarcie. *Cette écologie de l'interlocution* est le métier sur lequel chacun remet sans cesse sa subjectivité. Le faire sans réserve, s'exposer pleinement au regard d'autrui comporte toujours un risque, qu'on ne peut éviter qu'au prix fort de cette sorte d'atrophie ou de « nécrose » psychique partielle dont souffrent les « grands blessés de l'âme » qui ne peuvent laisser voir le secteur ravagé de leur être.

Ce que Cyrulnik nous apprend sur la psychosociogénèse de la résilience — avec cette touche d'humour incisif que reconnaîtront les lecteurs de ses précédents essais — bouleverse notre représentation spontanée des conséquences du malheur. Ainsi, on découvre qu'un événement extrêmement brutal mais isolé, même s'il a lieu très tôt dans la vie d'un sujet, peut s'avérer beaucoup moins dommageable qu'une situation malsaine nullement criante mais durable et constante: le climat relationnel délétère de certaines familles « sans histoires » en est le meilleur exemple; on ne sera donc pas étonné d'apprendre que parmi les adultes les plus handicapés sur le plan affectif se trouvent ceux dont les parents souffraient de troubles mentaux (ce qui indiquerait que, dans le microcosme familial, la seule transmission garantie est celle de la psychopathologie parentale...). Autre bonne

nouvelle : contre la désinformation neuroscientiste dont nous sommes de plus en plus bombardés, l'exemple des enfants parqués dans les orphelinats de Roumanie établit clairement que « les traces laissées dans le cerveau par la carence affective précoce » sont effaçables, les scanners montrant « le gonflement des ventricules et des cortex » dès que ces enfants « se remettent à vivre dans une famille d'accueil ».

Une grande conclusion s'impose au terme de ce parcours : quel que soit le phénomène étudié, aucune approche mécaniste ne saurait en rendre compte. C'est sans doute pourquoi, s'agissant de décrire la résilience, Cyrulnik préfère la notion de « restauration » (*instauration* conviendrait encore mieux dans certains cas, je crois), à celle de « réparation », consacrée par l'usage, mais chargée, trouve-t-il, d'« une connotation un peu trop juridique ou même garagiste ». C'est aussi pourquoi, dans la foulée, et puisqu'il ne s'agit pas de vains distinguos, le signataire de ces lignes voudrait que l'on remplace les locutions « mécanisme de défense » et « mécanisme d'adaptation » par celle de *dynamisme de maîtrise*, pour désigner les recours (l'humour, l'ironie, l'activité intellectuelle, et toutes les formes de créativité) qui permettent au résilient de penser l'impensable et de dire l'indicible.

*

Je ne saurais mieux clore mon commentaire que par la citation de ces mots saisissants de l'auteur :

Ni acier, ni surhomme, le résilient ne peut pas échapper à l'oxymoron dont la perle de l'huître pourrait être l'emblème : quand un grain de sable pénètre dans une huître et l'agresse au point que, pour s'en défendre, elle doit sécréter la nacre arrondie, cette réaction de défense donne un bijou dur, brillant et précieux.

Tel ce livre, dont il faut souhaiter la rapide parution en format de poche qui le mettra à la portée du plus grand nombre possible de lecteurs.